

LA MORT DE SOCRATE

*Drame-sotie
avec musique*

La Mort de Socrate a été représentée pour la première fois le 10 juin 1990 au Théâtre de Vieille Grille, à Paris (et publiée à tirage limité par Les Archives de la Vieille Grille). La mise en scène était de Jean Gillibert, les décors de Tessa Koppé, les lumières de Philippe Lacombe.

La distribution était la suivante :

*SOCRATE : Jean Gillibert
CRITON : Claude Aufaure
LE PIANISTE : Jean-Nicolas Diatkine.*

INTENTION

Pas question de reconstitution, mais une restitution créative et ré-créative, de l'éternel problème de Socrate : une condamnation à mort inique par une société persécutrice... Mais ne sommes-nous pas éternellement condamnés à mort ?

Mettre l'histoire en panique et lui faire son procès, à elle, monstre aussi froid et déréalisant que l'État.

Nietzsche a repris la formule « socratique » et l'a assenée au vieux gnome. Le génie de Nietzsche est un génie sophistiqué car uniquement phénoméniste – de cela je suis sûr. Ce qu'il a pris comme une simple et dévergondée logique chez Socrate était, en fait, le courage d'une problématisation de l'aventure humaine : avec la nuit, avec... la musique – dont la venue, comme celle de la mort, trouve son lieu dans une étrange existence.

Alors, mourons ! Donnons-nous, en rêve de jeu, ce qui de la mort peut encore être sauvé, sinon les pragmatismes usuraires d'une Europe insuffisamment pensée tueront seulement notre mort : ce crime !

Déboulent à travers le public trois hommes en smoking : un pianiste, les bras chargés de partitions ; un homme encore jeune (CRITON), mutin, coquin et douloureux ; puis Socrate, qui vient de boire la ciguë et en attend les effets. Il est recouvert d'un drap blanc, son suaire.

Tous trois gagnent la scène. Le pianiste s'installe au piano, déploie une partition et joue.

C'est une chanson de George Gershwin, « Let's call the wole thing off ».

Au cours du spectacle, Criton va chanter plusieurs chansons – presque toujours accompagné par le pianiste. Il arrivera que Socrate chante aussi...

LET'S CALL THE WHOLE THING OFF

*Things have come to a pretty pass,
Our romance is growing flat,
For you like this and the other
While I go for this and that.
Goodness knows what the end wille be ;
Oh, I don't know where I'm at...
It looks as if we two will never be one,
Something must be done.*

*You say eether And I say eyether,
You say neether And I say nyther ;
Ether, eyether, neether, nyther,
Let's call the whole thing off!
You like potato and I like potahto,
You like tomato and I like tomahto ;
Potato, Potahto, Tomato, Tomahto !
Let's call the whole thing off!
But oh !
If we call the whole thing off, Then we must part.
And oh !*

*If we ever part, Then that might break my heart !
 So, if you like pajamas and I like pajamas,
 I'll wear pajamas and give up pajamas.
 For we know we need each other,
 So we better call the calling off off.
 Let's call the whole thing off !*

CRITON : – Socrate ! Socrate ! Ne cours pas si vite, mon Socrate ! Tu ne vas pas mourir tout de suite. Chantons et dansons ensemble avant que la ciguë ne fasse son effet !

Au pianiste qui a joué une marche funèbre :
 Tais-toi, tu n'as pas de cœur !

A Socrate :

Socrate, assieds-toi, là... dans ce coin de la prison. Tu es Socrate parce que tu vas mourir. Tu es Socrate parce que tout ce que tu as dit, enseigné, n'a servi à rien.

Ton fou de Platon, il ne va avoir de cesse de te venger. Ta mémoire, mais on s'en moque, mon « Cratouille ». Ce qui fut n'a pas été. Tu le sais mieux que personne.

Alors, maintenant, tous les deux, soyons ! Pour notre éternité à nous. Pas celle de Nietzsche... Il la voulait générale, cet autre fou ! L'éternité est singulière devant la mort. Tu le sens bien, mon Socrate.

Comme tu es pâle, et encore plus laid !

Le pianiste esquisse « La Valse » de Ravel.

Bas les pattes avec ton salami ! Joue-moi ça !

Il lui déniche une partition de Charles Trenet.

Il chante :

J'AI TA MAIN !

Nous sommes allongés sur l'herbe de l'été

Il est tard on entend chanter

Des amoureux, et des oiseaux.

On entend chuchoter le vent dans la campagne

On entend chanter la montagne.

J'ai ta main dans ma main je joue avec tes doigts

J'ai tes yeux dans mes yeux et partout l'on ne voit

Que la nuit, belle nuit, que le ciel merveilleux

Tout fleurit palpitant, tendre et mystérieux.

Viens plus près mon amour ton cœur contre mon cœur

Et dis-moi qu'il n'est pas de plus charmant bonheur

Que ces yeux dans le ciel, que le ciel dans tes yeux

Et ma main qui joue avec ta main.

*Je ne te connais pas, tu ne sais rien de moi,
 Nous ne sommes que deux vagabonds,
 Fille des bois, mauvais garçon.
 Ta robe est déchirée, je n'ai plus de maison,
 Je n'ai plus que la bell' saison
 Et ta main dans ma main qui joue avec tes doigts
 Et mes yeux dans tes yeux et partout l'on ne voit
 Que la nuit, belle nuit, que le ciel merveilleux !
 Tout fleurit palpitant tendre et mystérieux.
 Viens plus près mon amour, ton cœur contre mon cœur,
 Et dis-moi qu'il n'est pas de plus charmant bonheur :
 On oublie l'aventure et la nuit et demain...
 Mais qu'importe puisque j'ai ta main !*

A Socrate :

Comment te sens-tu ?... une lourdeur dans les jambes ? Ils l'ont bien dit, les administratifs, fonctionnaires, médecins, flics et curés. Ils s'y connaissent en engourdissements.

Un temps.

L'âme de Socrate va s'envoler : vers quelles cimes ?
 Je rechante : l'envol de l'âme de Socrate.
 (Il chante « Les Oiseaux de Paris » de Charles Trénet :)

*Quand tout dort sur la ville et que brille
 Cette gueule en or, la lune,
 Quand j'éteins du chevet la lumière,
 Que je retrouve la nuit familière,
 Quand je fume la dernière cigarette,
 Que je ferme doucement la fenêtre
 Et que dans le sommeil je me glisse
 Pour rêver aux plus belles délices,
 Les oiseaux de Paris
 Me réveillent la nuit
 Par leurs chants et leurs cris.
 Ils font bien plus de bruit
 Qu' les autos,
 Les oiseaux !*

*Chaque soir à minuit
 Dans mon île Saint-Louis
 Tout le monde les maudit
 Mais moi j' les trouve gentils
 Les oiseaux d' Paris !
 Vous croyez peut-être qu'ils ont entre eux*

*D'innocents bavardages.
Non, Mesdames, l'amour ils font, joyeux,
Ah ! quel beau tapage !
Je ne dors plus la nuit,
Je m' remue dans mon lit
Et je rêve, c'est inouï,
Que je suis un oiseau de Paris !*

*J'ai quitté Paris pour la province,
Les affaires étaient trop minces.
Je vis loin, très loin dans un village,
Je m'occupe de pêche et de jardinage.
Ce matin en ouvrant la fenêtre,
C'était l'hiver tranquille et champêtre
Le soleil cascadaït dans les branches*

*Mais les bois étaient en robe blanche.
Un oiseau de Paris
Est venu faire son nid
Dans l'hôtel où je suis.
Il fait bien plus de bruit
Qu' les autos
Cet oiseau !*

*Chaque soir je lui dis :
Si tu vas à Paris
Dis bonjour aux amis,
Dis bonjour à la Seine,
Au bois d' Vincennes.
Va revoir ma chambre sous les toits
Où l'on voit les étoiles,
Porte à tous de bonnes nouvelles de moi,
Dis-leur : il reviendra !
Pose-toi dans le ciel
En haut d' la tour Eiffel,
Au printemps qui sourit
Et chante avec tous les oiseaux de Paris !*

Tu es encore plus pâle ! Tu n'aimes pas la musique, Socrate. Il faut l'aimer. « Socrate, fais de la musique ! » N'est-ce pas ton rêve qui te visite en prison ? Ce Nietzsche, si jaloux de toi, il en composait de la bien mauvaise, entre nous soit dit, comme ce Jean-Jacques si pleurard ! Sentimentalité tout cela ! La sentimentalité plaît toujours, car elle est féroce en son fond. Sentimentaux et sadiques, voilà ce que nous sommes devenus.

Socrate s'essaie à chanter, mais c'est comme si sa bouche était déjà paralysée.

Ouvre ! Ouvre ! Sois convaincu, Socrate ! L'envol de ton âme... légère !... légère !... N'aie pas peur, mon maître. On ne croit plus à l'âme aujourd'hui ! Montre aux générations futures qu'elles se trompent ! Tu n'es pas encore assez convaincu ! Tu veux donner raison au langage, au concept, à tout ce qui regarde en arrière... à tous tes adversaires !

Frédéric, eh bien oui, Nietzsche, le même encore, avec ses coups de froid sur l'Engandine, il te ressemble dans le fond ; mais qu'est-ce qu'il était encore curé, celui-là... avec ses prêches sur la montagne. Zarathoustra ! Zara-Toussa ! (Tout ça !)

Et pourquoi, puisqu'il disait être tant musicien, s'agenouiller devant la « Carmen » de Bizet comme un quelconque Don José qui va trahir.

Il fredonne, en se moquant, un air de « Carmen ».

Quelle vulgaire façon d'aimer !

Toi, tu as aimé d'autre manière, de plus lointaines femmes... oh, je vois bien ton âme endeuillée de toutes ces deuillantes ! Allez, chante l'amour, chante !

Socrate chante « Plaisir d'amour ».

*Plaisir d'amour
Ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour
Dure toute la vie.*

Je ne veux pas pleurer avec toi, Socrate. Tu as aimé, Socrate. Des femmes-sibylles, des femmes-pythies, certainement. Ta mère, l'accoucheuse, plus certainement encore. Elles ont laissé le goût de la grande réminiscence sur tes lèvres.

Peut-être n'as-tu aimé que la vérité ? La vérité des femmes, des êtres, des jeunes gens ? Quel vacarme elle a fait ta Xanthippe avec vos enfants ! Une vraie scène de genre comme dans la bouffonnerie du « Chevalier à la rose », au dernier acte.

« Papa ! Papa ! » La Maréchale, c'est toi, Socrate. Tu dis adieu au monde. Ah, cet art de faire son deuil du monde. Cette élévation sans amalgame, cette renonciation... Tu n'es qu'une étoile filante !

Un temps.

SOCRATE : – Il faut se mettre en route, Criton, si je peux. Rencontrer le dieu obscur, caché, ou les déesses, les Parques, les filles de la Nécessité. Je les vois déjà, vêtues de blanc – Lachésis, Clotho, Atropos...

Je les vois, mais je vais les dépasser. Ce que peut une âme, je le pressens...

Alors oui, la musique n'est plus une berceuse, une rengaine, une vague répétition, mais l'assurance, la preuve que le monde avance.

Il ne faut plus veiller sur ma mort, Criton, mais moi, avec toi – grâce à toi –, je dois devenir clair dans la nuit. Par l'obscur, je dois voir la nuit.

Je suis toujours parti du réel pour vivre ce que l'œil devient quand il s'éprend de sa vision.

La chose est là quand elle est vue, quand elle est entendue et ce que j'entends, comme une musique des sphères, c'est jusqu'où je ne l'entends plus. L'Absence, l'Absence ! Tout est rejoint !

Il chante les premières mesures de « L'absence », des « Nuits d'été » de Berlioz :

*Reviens, reviens, ma bien-aimée !
Comme une fleur loin du soleil.
La fleur de ma vie est fermée
Loin de ton sourire vermeil !*

Je ne veux chanter que si la mort chante ! Que les sons soient en marche dans la nuit !

CRITON : – Je ne comprends pas toujours ce que tu dis, mais je sais ce qu'est chanter. Ce n'est pas de la griserie, mais une préparation à l'amour et à... la mort.

SOCRATE : – Oui, des sons en marche... des présences sensibles et intelligentes.

Chanter, Criton, avec la mort : qui pourra nous comprendre ?

Le pianiste joue une étude de Scriabine.

Écoute ! Scriabine !

Ce pianiste est merveilleux. Ce n'est pas un accompagnateur, mais un compagnon des sons !

CRITON : – C'est un être terrible, un cheval des Enfers. Il peut nous enfermer dans les mesures et nous faire tomber dans des précipices de fausses notes, de mauvais rythmes. C'est une canaille, un diable épouvantable !

SOCRATE : – Oui, on ne peut chanter vrai que si l'enfant, l'heureuse mère, le père, comme disait William Shakespeare, sont à l'unisson.

Criton, je ne veux pas l'art, mais la beauté vivante, comme saisie... au hasard d'une mort. Je vais essayer :

Il chante le début du « Spectre de la rose », toujours des « Nuits d'été » de Berlioz :

*Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal,
Je suis le spectre d'une rose,
Que tu portais un soir au bal.*

Il s'interrompt.

Je n'y arrive pas encore !... Je n'y arrive pas !

Il reprend, aidé par Criton, les dernières mesures du « Spectre de la rose » :

*Et j'arrive, j'arrive au paradis.
 Mon destin fut digne d'envie,
 Et pour avoir un sort si beau
 Plus d'un aurait donné sa vie ;
 Car sur ton sein j'ai mon tombeau,
 Et sur l'albâtre où je repose
 Un poète avec un baiser
 Écrivit : « Ci-gît une rose,
 Que tous les rois vont jalouser. »*

Voilà ! Voilà ! *(Un temps.)*

Criton, toi qui me verras mourir, tu peux maintenant chanter dur, drôle, impécunieux, impénitent...

Moi, le péché d'être m'habite encore. J'ai piqué comme un taon. J'ai torpillé toutes les vanités humaines... mais je suis avec toi, Criton, avec toi seulement.

Moi, si peu poète et toi, si drolatique...

Chante, chante encore, Criton !

Ah, mourir de faim et de soif par pur plaisir et transmettre la vie d'une parole rehaussée jusqu'au son. Pas chanter encore, mais saisir, dans l'émergence de la parole, le son qui lui échappe et mener cette échappée à la musique !

N'est-ce pas ce que nous voulons ?

La musique, comme la mort, est sans parents.

CRITON : – La forgerie de la parole se fait en musique ! Lumière !
 Il chante « *La Minou, la Cançon, la Baya* » de Charles Trénet.

*Elles étaient tout' les trois si jolies,
 La Minou, la Cançon, la Baya,
 Que pour elles on faisait des folies,
 Pour Minou, pour Cançon, pour Baya.
 Travaillaient dans la mêm' maison d' danse,
 Les clients les d'mandaient tout' les trois,
 Elles mettaient d' la gaîté dans l'ambiance,
 La Minou, la Cançon, la Baya.
 Un verre d'eau ou d'eau d' noix,
 Patron, v'là tout c' que j' bois,
 Car je suis un coupeur de bois
 Faut pas m' forcer pour remettre ça.*

*Partirent un jour pour Buenos Aires,
 La Minou, la Cançon, la Baya,
 Car les mœurs leur faisaient des misères,*

A Minou, à Cançon, à Baya.
Furent d'mandées tout' les trois en mariage
Le mêm' jour on célébra les trois
Toutes en blanc comme au temps d' leur jeune âge
La Minou, la Cançon, la Baya,
Un verre d'eau ou d'eau d' noix,
Patron, v'là tout c' que j' bois,
Car je suis un ancien forçat.
Faut pas m' forcer pour remettr' ça.

Par bonheur leur maris se suicidèrent
A Minou, à Cançon, à Baya,
Et de toute leur fortune héritèrent
La Minou, la Cançon, la Baya,
Elles mangèrent et devinrent un peu grosses
Elles prirent du ventre et d' l'estomac
Tous les jours buvant et faisant la noce
La Minou, la Cançon, la Baya.
Un verre d'eau ou d'eau d' noix,
Patron, v'là tout c' que j' bois,
Faut pas m' forcer pour remettr' ça.

Elles revinr't à Paris, vieilles dames,
La Minou, la Cançon, la Baya.
Car d' chez nous, elles avaient l' vague à l'âme,
La Minou, la Cançon, la Baya.
Devinr't pieuses, elles allèrent à confesse,
La Minou, la Cançon, la Baya.
Oubliant leurs débuts « un peu là »
Où pour trois sous ell' montraient leur tendresse
La Minou, la Cançon, la Baya.
Un verre d'eau ou d'eau d' noix,
Patron, v'là tout c' que j' bois,
Faut pas m' forcer pour remettr' ça.

SOCRATE : – La musique est sans parents !
 Chante pour rien, Criton, chante pour l'éphémère !...
 Moi, la belle Athènes, je l'ai taradée. Chante encore !
Criton chante, a capella, « Tout est au duc » de Charles Trénet :

Le navire accoste au quai ;
Je suis invité
Chez le duc de Barbarancy
Qui demeure ici :

*Château, villa, maison superbe,
 Paradis fleuri, bel aqueduc,
 Jeunes poulains sautant les herbes,
 Tout cela, tout cela est au duc.
 Et sur les marches du perron
 Douze laquais chantent en rond.
 Attention,
 Tout est au duc ici, Monsieur,
 Tout est au duc, tout est au duc, tout est au duc !
 Il possède à lui seul
 Des millions de ducats.
 Ah oui vraiment, Monsieur, c'est fou ce que le duc a,
 Le duc a tout, Monsieur,
 Pour être un homme heureux,
 Mais le duc est très malheureux.
 Depuis vingt ans, il a perdu ses ch'veux,
 Il est nerveux, il est nerveux,
 Et nous cherchons en vain, depuis, un truc
 Pour faire pousser les poils du duc.*

Il n'y a que les envieux et les hommes ivres d'eux-mêmes qui t'ont jalosé, Socrate, mais je t'en prie, ne te vante plus à propos du savoir. Ne dis plus que tu ne sais rien... C'est la porte ouverte à tous les dérèglements sophistiques. Personne ne sait ce que c'est que savoir. Une espèce de non-lieu devant la mort.

Je suis plus démuné que toi, Socrate... je n'accouche pas, moi... mais je galope, je galvaude Paris avec Charles Trénet comme toi la belle Athènes.

Il faut bien que je profite de ta mort. En jouir, en rire... en attendant la miennne ! Rire et pleurer de ta mort. Rien ne m'attend non plus.

SOCRATE : – Rien ne nous attend. La mort n'est pas de ce monde. Aucun parent ne sait cela en mettant ses enfants au monde. Rien ! (*Un temps.*) Rien ? Rien ? C'est peut-être un début, un commencement, un départ dans l'hiver, dans l'orage.

Il chante quelques mesures de « Gute Nacht » du « Voyage d'hiver » de Schubert :

*Fremd bin ich eingezogen,
 Fremd zieh' ich wieder aus.
 Der Mai war mir gewogen
 Mit manchem Blumenstrauss,
 Das Mädchen sprach von Liebe,
 Die Mutter gar von Eh',
 Das Mädchen sprach von Liebe,
 Die Mutter gar von Eh'...*

*Nun ist die Welt Socrate trübe,
Der Weg gehüllt in Schnee,
Nun ist die Welt Socrate trübe,
Der weg gehüllt in Schnee.*

CRITON (furieux) : – Nous faisons du patchwork !

Il répète la dernière phrase de « Gutte Nacht ».

Tu as gagné par la mort, Socrate, et tu veux aller plus vite qu'elle. Lumière !

Jeu du drap plié entre les deux hommes, sur le commandement de Criton.

Pas la moindre petite angoisse ! hein ? Tu n'attends quand même pas Godot ?

Celui-là voulait nous faire croire à une complicité avec le néant, à une promiscuité avec la mort. Au « Babylone », tu te souviens... avec ce « Homais » de J. J. Gautier et ces prud'hommes encore plus mesquins, les anciens élèves de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à Paris. Tous ceux qui vont écrire dans les journaux ; de tout, et sur tout...

Qu'est-ce que tu as avec la mort, Socrate, que nous ne comprenons pas ? Ce n'est pas une familiarité... Tu n'es pas à sauver, Socrate, sinon tu n'aurais pas questionné, questionné...

SOCRATE : – Mon père était si absent que je le rêvais avec le visage de la mort...

D'ailleurs, je n'ai fait *que* rêver le monde, debout, les yeux ouverts. Je n'ai jamais su où je voulais en venir... on a cru que j'avais une idée sur la vie, sur la mort. Pas la moindre petite idée !

Écoute ce poème de Goethe, si fou, si brutal, où un enfant doit payer son droit d'entrée dans la mort. Rapté ! Rapté ! (*Il chante :*)

*Wer reitet so spät durch Nacht und Wind,
Es ist der Vater mit seinem Kind !
Mein Vater ! mein Vater...*

Il a chanté le dernier vers avec l'accent d'un possédé. Puis il enchaîne sur les dernières mesures du même poème (« Der Eilkönig »), toujours dans la version « lied » de Schubert :

In seinen Armen, das Kind war tot !

CRITON : – Que tu étais laid quand tu n'arrivais pas à chanter ! Tu es toujours laid. Tu as dû avoir peur d'une bête immonde dans le ventre de ta mère pour être aussi laid que cela ! A moins que tu n'aies peur de ta laideur même. Regarde Jean-Paul Sartre : sa laideur lui a tourné la tête. Lui aussi, son père a foutu le camp... il est mort tout de suite...

Un enfant, c'est toujours laid. Les enfants font toujours fuir les père. Regarde Rimbaud.

Mais qui sommes-nous sans nos pères ? Regarde-toi avec tes enfants. Tu ne les as même pas regardés.

Mais qu'est encore que Socrate... sans son père ?

Ah ! Laisse-moi rire ! Toi aussi, tu es un comédien, un comique ! (*Il rit.*)

Es-tu le représentant d'une cause ou la cause représentée ?

Il ne faut pas désespérer la belle Athènes ! Il ne faut pas désespérer Billancourt ! tricheur, hypocrite ! Le monde ne bouge pas, Socrate, ni cette vague émanation du monde qu'on appelle l'Histoire. Histoire de rire ! Ah ! Ah ! Ah !

Il chante, de Charles Trénet, « Toujours seul ».

*Seul depuis toujours,
Mon cœur se berce d'un rêve d'amour
Et ce soir,
Sans espoir, triste il chante,
Perdu dans la nuit.
Seul il a souffert chaque jour.
Il pleure avec le ciel de Paris
Sa peine et sa romance d'amour...
Tout seul depuis toujours.*

SOCRATE : – Bientôt !... Bientôt !... Non ce n'est pas la ciguë qui me commande, mais moi qui commande à la ciguë.

Criton, tu vas me perdre. Tu assistes à mon trépas. Tu entres dans ma mort à part égale avec moi. Une âme rencontre une autre âme. De nos jours, en 1990, quand on dit cela, on n'y est plus du tout. Nous sommes deux dinosaures.

Mais l'âme, est-ce encore du neutre ?

Pourtant... la « mort du sujet », c'est encore une âme qui la décrète. Ah, comme ils mourront dans la pire agonie, nos modernes ! Ils connaîtront des terreurs pires que la mort, car ils ne cessent de commettre des crimes contre la mort.

Regarde, nos concitoyens et la bande des onze ont attendu que le navire qui venait de Délos soit parvenu à Athènes pour me condamner à mort.

Pas de souillure pendant le pèlerinage à Apollon ! Délicieuses superstitions ! Ils appellent cela le social... mais quand comprendront-ils que, lorsque le social est satisfait, l'âme de la société ne l'est pas encore !

Seul le social guérit ! Mais seul le social enferme, emprisonne et tue ! Le social envahit tout et tout d'un coup, on ne peut plus rien contre le social !... La belle volonté générale !

CRITON : – La bande des onze ! La bande des clercs !

SOCRATE : – Pas de souillures, mais des crimes !

Je suis content de mourir pour rien... d'avoir raison contre toutes les raisons... pour rien.

CRITON : – Tu n'es rien, Socrate, et tu le prouves. C'est immense. C'est trop grand pour nous !

SOCRATE : – Oui, mais je n'ai jamais pu résoudre la question essentielle des humains : reconnaître ce qui est désagréable. Freud non plus d'ailleurs. Personne !

CRITON : – Assez, Socrate. Faisons de la musique, encore et toujours ! Laisse aller ton âme au « son ». Seule la musique est vraie. La mort n'est qu'une forme qui se confond avec une durée intérieure. Tu m'as fait comprendre cela.

SOCRATE : – Je ne suis pas logique, je suis vrai.

CRITON : – Donc, tu es. L'oracle le disait bien : « Tu es ! » Emmusiquons-nous ! Plus de logique ! Tu crois que c'est logique de chanter du Charles Trénet en plein ive siècle avant Jésus-Christ ? C'est bon, ça !

Il chante « C'est bon ! » de Charles Trénet :

*C'est bon, par la fenêtre ouverte,
C'est bon d'entendr' le pas du ch'val,
C'est bon de voir des prairies vertes
Et des ruisseaux en amont et en aval
C'est bon d' rencontrer sur la route
Des gosses jouant au ballon
Un chien qui court librement
Et des oiseaux qui s'en foutent.
Un vieux berger tout tremblant
Qui porte un sac de cass'-croute
Un sac de noix
Un sac de joie
Un sac de n'importe quoi, écoute,
C'est bon, ça !*

*C'est bon, lorsque revient l'automne,
C'est bon de courir dans les bois,
C'est bon, quand la maison frissonne,
Qu'il n'y a personne,
C'est bon d'êtr' seul avec toi.
C'est bon, la chambre et son mystère,
C'est bon et c'est tentant,
Somm'-nous encore sur la terre ?
Ah, quel instant épatant !
Chérie, j'ai l' cœur palpitant,
J' suis un volcan, un cratère,
J' suis un Etna,
L'Etna c'est moi !
J' suis l' Popocat'petl en colère !...
C'est bon, ça !*

*C'est bon de courir sur la plage,
 C'est bon d'entendr' le bruit d' la mer,
 C'est bon de s' rapp'ler à tout âge
 La douce image d'un souvenir jamais amer.
 C'est bon d'avoir un' grand' famille,
 C'est bon de dir' chaque soir :
 « Bonjour les garçons, les filles,
 J' suis bien content de vous r'voir !
 Bonjour Monsieur tout en noir !
 Bonjour Madame : y a d' l'espoir !
 Bonjour par ci,
 Bonjour par là,
 Bonjour amis, viv' la joie qui brille ! »
 C'est bon ça !*

Mais c'est du délire, ça ?... C'est ça, l'urgence de la vie éternelle !
SOCRATE : – L'urgence de la vie éternelle ! Ah, oui, le souci de l'âme...
*Il chante les dernières mesures de « Der Lindenbaum » (« Le Tilleul »), du
 « Voyage d'hiver » de Schubert :*

*Am Brunnen vor dem Thore, da steht ein Lindenbaum ;
 Ich träumt' in seinem Schatten so mandchen süssen Traum.
 Ich Schnitt in seine Rinde so manches Liebe Wort ;
 Es zog in Freud, und Leide zu ihm mich immer fort.*

*Au pianiste qui vient de l'accompagner et qui a plaqué violemment les
 derniers accords :*

Oui, je veux mourir parce qu'on m'a condamné à mort !
 Cela est aussi tragique que les tragédies d'Eschile, de Sophocle et même
 d'Euripide.

J'ai été brocardé par Aristophane, mais cela est vrai que je veux être l'égal
 du tragique.

Il n'y a pas de solution. Le tragique n'est pas une solution. Mais Socrate
 a une âme tragique, jusques et y compris dans l'obéissance. La vérité de ma
 mort est sans cause et sans effet. Tragique !

CRITON : – On te déteste, Socrate, parce que tu as une âme et que tu ne
 veux pas la vendre. Tu ne te suicides pas, mon coquin, ce serait te venger
 d'Athènes et l'accuser. Tu maintiens la transcendance contre le social ; tu es
 plus fort que la mort parce que tu l'acceptes, et que tu l'acceptes au su et au
 vu de tous. Publiquement ! La mort aussi est publique. Hélas ! Hélas !
 Hélas !

Donc, je chante. Et je chante quoi ? Le serpent Python.
Il chante « Le Serpent Python »... de Charles Trénet :

*C'est un serpent python,
 C'est un Python serpent
 Qui se promène dans la forêt
 Pour chercher à dévorer
 Un beau petit lapin
 Ou bien un nègre... fin.
 Car le serpent Python a faim :
 Il a une faim sans fin !
 Mais bêtes et gens sont partis hier,
 Loués par la Métro Goldwin Mayer
 Pour figurer dans un film de Tarzan
 Qui doit rapporter beaucoup d'argent !
 Et le serpent piteux
 Est triste et s' mord la queue
 Car il comprend, ô désespoir,
 Qu'il ne mang'ra pas ce soir.*

*Soudain le bois s'éveille,
 Arrivent les appareils
 De prises de vues, de prise de son :
 C'est la scène du grand frisson !
 On lâche des animaux,
 Des Lions et des Rhino-
 Céros qu'ont l'air féroces comme tout
 Mais sont doux comme des toutous.
 Notre serpent du haut d'une branche en l'air
 Voit m'sieur Johnny Weissmüller
 Qui fait joujou avec un éléphant :
 Quel joli tableau, les enfants !
 Mais tant de cinéma
 N' remplit pas l'estomac
 Du pauvre serpent qui n'aura pas,
 Qui n'aura pas de repas.*

*Quand une idée subtile
 Germe au cœur du reptile.
 Profitant d'une répétition,
 Voici qu'avec précaution
 Dans l'ombre du crépuscule
 Il avance, il recule,
 Puis happe un morceau minuscule :
 Un morceau de pellicule...
 Qui dépassait d'une boîte en fer :*

*C'était la grande scène du Val d'Enfer
Tournée l' matin dans une cloche à plongeur
Pour mieux voir évoluer le nageur !
Et comme un spaghetti,
L' Python en appétit
Avale deux cents mètres à présent
Des aventures de Tarzan !
Puis il s'en va, joyeux,
Pensant : « C'est merveilleux !
Je vais dormir maintenant trois semaines
Digérer ce film sans peine. »
Rampant par-ci par-là,
Il s'enroule, oh la la,
Autour d'un cocotier géant
Mais soudain s'écrie : « J'ai en...
J'ai envie d' vomir, c'est affreux, tu m'as
Empoisonné, cinéma...
Tarzan n'est pas pour les pauvres pythons...
J'en ai mal au bout des tétons ! »*

*Et la moralité
Du serpent dépité :
C'est qu' parfois trop d' ciné parleur
Peut vous donner mal au cœur...
Ou que les hommes digèrent, dit-on,
Mieux que les serpent Python.*

SOCRATE : – Tu me ravis ! Tu me ravis, Criton ! Quelle verve !

J'ai défendu un autre tragique que le théâtre ne peut atteindre tout seul. La mort est publique parce que l'âme se sépare du corps. Le théâtre est public parce que l'âme séparée s'unit à nouveau au corps. Il n'y a de théâtre que de revenant. Le théâtre, c'est la tradition cachée de la mort. A moi seul, je ne serai jamais ni Dieu ni théâtre.

CRITON : – Parle moins, Socrate, le poison fait son effet, je le vois bien. Tu « patouilles », tu « vasouilles », tu « cratouilles »... ta pensée se paralyse. Tu vas ressembler à ceux que tu dénonces.

SOCRATE : – Du tout ! Je suis clair et obscur !

CRITON : – Oxymoron ! Sale trope !

SOCRATE (il cite les Stances du « Cid » de Corneille) :

*Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle...*

CRITON (il lui répond en citant la « Phèdre » de Racine) :

N'allons pas plus avant, demeurons, chère Œnone...

SOCRATE (citant toujours Corneille) :

*Misérable vengeur d'une juste querelle
Et malheureux objet d'une injuste rigueur...*

CRITON (*citant toujours Racine*) :

Dieu, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !...

SOCRATE : – Je n'ai pas dit « cette obscure clarté », j'ai dit « clair-obscur »...
Nuance !

CRITON : – Chante : ça doit contrarier l'effet du poison... Laisse-moi jacasser, bruire, moudre, manduquer. Pour ne pas perdre le sens... et la vie de sens.

SOCRATE (*saisi*) : – L'âme, quand elle se sépare du corps, que devient-elle ?

Emporte-t-elle avec elle le souvenir du corps ?

On ne peut pas être un ami du corps si on n'est pas aussi un amoureux de l'âme. C'est cela mon seul courage – la dette de mon âme à mon corps... Cette souffrance d'une séparation muette.

On ne m'ouvrira pas l'âme. Le meurtre d'âme !... Je me serai tant battu... Le jour où mourra l'âme, rien ne survivra.

CRITON : – Il ne reste plus qu'à être un Papageno devant la mort !

Il chante le premier air de Papageno dans « La Flûte enchantée » de Mozart :

*Der Vogelfänger bin ich ja,
Stets lustig, heissa hopsasa !
Ich Vogelfänger bin bekannt
Bei alt und jung im ganzen Land.
Weiss mit dem Locken umzugeh'n,
Und mich aufs Pfeifen su versteh'n !
Drum kann ich froh und lustig sein,
Denn alle Vögel sind ja mein.*

SOCRATE : – Il faut imaginer la mort, c'est tout !

CRITON : – Tu es le plus grand des sophistes, Socrate... outrancier, tu m'outrages.

Voyons, à partir de ce qui est vivant provient ce qui est mort, mais à partir de ce qui est mort, provient-il ce qui est vivant ? Est-ce bien nécessaire ?

SOCRATE : – Nécessité ! Seul le savoir rend le réel nécessaire. Je ne sais rien de la mort, mais je sais que je ne vis pas, mais que je survis... et c'est une génération contraire.

Les vivants ne proviennent pas moins des morts que les morts ne proviennent des vivants !

CRITON : – Bigre, Cratouille !

Socrate, j'ai peur que tu m'entraînes avec toi dans la mort. Je t'aime, Socrate, mais je ne veux pas mourir !

Il chante (a capella) « L'Ane bleu » de Charles Trénet :

*Tout au bord de l'étang bleu,
Il y avait un âne,
Tout au bord de l'étang bleu,
Il y avait un âne bleu.
Et cet âne-là rêvait
Qu'il était gendarme.
Et cet âne-là rêvait
Qu'il était gendarme à pied.*

SOCRATE : – Tu vois, toi aussi, tu t'exerces à mourir !... Tu te délies. Tu te purifies.

CRITON : – Je sens mon âme fichée dans mon corps ! Aïe ! Aïe !

Les fichiers du monde ne fichent pas mon âme, mais mon âme est fichée dans le secret.

SOCRATE : – Les cygnes, lorsqu'ils sentent qu'il leur faut mourir, au lieu de chanter comme auparavant, chantent à ce moment davantage et avec plus de force... dans leur joie de s'en aller.

Il chante les premières mesures de « Die Krähe » (« La Corneille ») du « Voyage d'hiver » de Schubert :

*Eine Krähe war mit mir aus der Stadt gezogen,
Ist bist heute für und für um mein Haupt geflogen.*

Vérité du son ! Vérité vocale ! Aucune rhétorique !

L'âme ne périt pas !

Ah ! Je sens que je deviens déjà musique, rythme, danse...

Je deviens fou, mon Criton. Je deviens fou de mourir.

Ce n'est plus l'engourdissement du poison, la torpeur de la ciguë, mais un violent coup de bélier là, dans l'âme ! Le signe de son urgence à s'en aller. Va-t'en ! Va-t'en ! Ô immortelle !

Le pianiste joue, jazzé et swingué, « Le Serpent Python », pour les faire danser.

Dansons, Criton !

CRITON : – Dansons, Socrate !

SOCRATE : – Oublions tous ces jeunes gens qui me couraient après comme si j'étais une idole. Il n'y a aucune vanité narcissique en moi.

CRITON : – Ne t'essouffle pas ! Danse !

(En dansant :) Souviens-toi du Cratyle ! de ton fameux disciple Platon : un mystagogue, celui-là ! Un homme à mythe et à miracle qui ne peut rien retenir et qui ne sait même pas où il va. Ah, pour parler du glissement en permanence, il s'y connaît ! Des peaux de banane ! comme un certain Lacan – en plus petit, celui-ci... tout de même ! Pour la permanence, il est pris de court !

Dansons, Socrate ! Ça bouge tout le temps... Ça devient toujours et nous restons les mêmes.

Socrate ! Criton !

SOCRATE : – Criton ! Socrate !

CRITON : – Anéantis-toi avant de mourir !

SOCRATE : – Néant ! Néant !

CRITON : – Passion à l'approche de la nuit...

SOCRATE : – Passion pour la nuit !

CRITON : – C'est fou, Socrate, les contraires dansent à partir des contraires !

(Subitement :) Socrate, il n'y a rien de contraire au coït. Je viens de le comprendre. Qu'est-ce que je vais faire de toutes mes petites amies ? J'en ai beaucoup, tu sais... Je loue une chambre de bonne derrière l'Agora.

SOCRATE : – Ah, vivre enfin pour soi, c'est-à-dire mourir... Je n'ai vécu que pour la vérité !

CRITON : – Et nous, nous n'avons vécu que pour toi, Socrate.

SOCRATE : – Je dis gaiement adieu... aux officiels, à l'art pompier d'après-guerre, à cet après-guerre que je maudis !

CRITON : – Je le répète : à partir de ce qui est vivant provient de ce qui est mort. A partir de ce qui est mort provient ce qui est vivant. C'est nécessaire !

SOCRATE : – Survivre, puis vivre au-delà de la nécessité. La dépasser !

CRITON : – Socrate, je ne te verrai plus.

Je ne te ferai plus des petits gâteaux de froment, de lait et de miel... avec des noisettes...

SOCRATE : – Les âmes des morts sont bien quelque part...

A partir de là où elles sont, elles naissent à nouveau. C'est au-delà de la nécessité.

CRITON : – Je ne veux plus me souvenir de toi. Je ne veux plus regarder en arrière.

SOCRATE : – Pardon, Criton, de m'être laissé aimer par toi. Oh, chante, chante encore !

Criton chante « Maman, ne vends pas la maison !... » de Charles Trénet.

*La maison est à vendre,
La maison est à prendre,
Ils veulent vendre la maison,
Y a même un écriteau pour dir' ces mots :
« A vendre ».*

*Maman ne vends pas notre vieille maison,
Là j'peux pas t' donner raison ;
Elle est si jolie avec ses volets verts,
Sa fraîcheur l'été et sa douceur l'hiver,
Y a des souvenirs au fond de chaqu' tiroir,
Des parfums dans les placards,
Les trains qui vont la nuit,*

*Nous chantent des chansons...
Maman ne vends pas la maison !*

*Je sais qu' la vie est dure,
Nous n'avons plus d' voiture,
Papa travaill' jusqu'à minuit,
Je sais que tu n'as plus beaucoup d'argent,
Comme avant...*

*Maman ne vends pas notre vieille maison,
J' vais gagner bientôt l' million :
Je t'achèterai des robes des chapeaux,
Des bijoux qui brill'nt et des chausser's Pillot.
Gardons le couloir, l'échelle du grenier,
Et la bonn' qui boit' d'un pied ;
Le vieux fourneau rougi,
Le chat qui fait ronron...
Maman ne vends pas la maison !*

*Le temps passe très vite
Et les années nous quittent.
Un jour on est un grand garçon,
Mais toi malgré tes quelques cheveux gris,
T'es jolie...*

*Maman tu as bien fait d' garder la maison,
Toujours nous y resterons !
Elle est si jolie avec ses volets verts,
Sa fraîcheur l'été et sa douceur l'hiver,
Y a des souvenirs au fond de chaqu' tiroir,
Des parfums dans les placards.
Les trains qui vont la nuit,
Nous chantent des chansons...
Merci Maman d'avoir gardé la maison !*

CRITON : – Ne me fais plus penser, Socrate, je veux souffrir. Je veux être triste. Porter ton deuil. Moi, mon âme, je la porte dans mes pleurs, mes cris, mes souffrance. Aïe ! Aïe ! Aïe !

Socrate chante « Der Leiermann » (« Le ménétrier »), le dernier chant du « Voyage d'hiver » de Schubert.

Drüben hinterm Dorfe steht ein Leiermann,

Und mit starren Fingern dreht er, was er kann.

*Baarfuss auf dem Eise wankt er hin und her,
Und sein kleiner Teller bleibt ihm immer leer...*

SOCRATE : – Décomposée... Incomposée... L'âme ?

Le pianiste joue une étude de Chopin.

Je me sens disparaître.

CRITON : – Regarde encore et sens le monde.

Je m'assieds à ta droite : caresse-moi la tête... Demain je me ferai raser le crâne... en boule...

En évocation, ils chantent tous les trois « Plaisir d'amour » :

*Plaisir d'amour
Ne dure qu'une nuit
Chagrin d'amour
Dure toute la vie.*

SOCRATE : – Toutes les belles choses ne sont belles que par le Beau.

Toutes les bonnes choses ne sont bonnes que par le Bon.

CRITON : – La beauté est belle...

La petitesse est petite...

La grandeur est grande...

SOCRATE : – En soi-même, rien ne devient son contraire.

Mais par l'Autre homme, le bien peut devenir mal.

Aie souci de ton âme, Criton !

CRITON : – Mon âme est morte, Socrate !

SOCRATE : – Simple est le chemin qui conduit à la mort.

Lave-moi, Criton. Fais la toilette inutile des morts.

Criton l'entoure du drap-linceul. Socrate pendant ce temps chante « Hör' ich das Liedchen » de Schumann :

*Hör' ich das Liedchen klingen
Das einst die Liebste sang
So will mir die Brust zerspringen
Von wildem Schmerzen drang
Es treibt mich ein dunkles Sehnen,
Hinauf zur Waldes Höh'
Dort löst sich auf in Tränen
Mein übergrosses Weh'.*

Tout est en ordre.

J'ai dit adieu à tous. A toi,

Le poids léger de ma mort gagne mes yeux, mes lèvres.

Ma parole s'embarrasse.

Mon âme s'embrase.

CRITON : – Étends-toi !

SOCRATE : – Non, debout !

Puis, après un temps :

La musique... la mort...

Parviennent-elles à l'existence.

Socrate chante. Il chante la fin de « La Mort de Socrate » de Satie :

Alors Socrate nous quitterait.

Alors se découvrant, Socrate dit.

Criton, nous devons un coq à Esculape ;

N'oublie pas d'acquitter cette dette.

Un peu de temps après

Il fit un mouvement convulsif ;

Alors l'homme le découvrit tout à fait :

Ces regards étaient fixes.

Criton, s'en étant aperçu,

Lui ferma la bouche et les yeux.

Voilà, Echécrates, quelle fut la fin de notre ami,

Du plus sage et du plus juste de tous les hommes.